
CHRONIQUE

Grandir à coups de « gestes barrières »

| 05/11/2020 |



Fabien Truong (url:/users/fabien-truong)

Professeur de sociologie à l'université Paris VIII

« Gestes barrières » et « distanciation sociale » : voici des expressions devenues familières à l'heure de la pandémie de Covid-19. Défendre le « vivre ensemble » : voilà une arlésienne qui revient comme un fantôme après chaque nouvel attentat islamiste.

Il n'échappera à personne que les coups de tonnerre qui rythment en ce moment nos vies produisent des injonctions contradictoires, d'autant que la France a choisi un vocable sanitaire offensif et franchement négatif. On se lave les mains et on porte un masque pour « faire barrière », et non pour protéger (soi-même et autrui) ; on se prémunit en prenant des distances « sociales » plutôt que physiques... Bref, il faudrait veiller sur soi avant de faire société. Les mots en disent parfois long sur l'inconscient collectif : trahissant ici la valeur de second rang accordée à une vie sociale qui est pourtant le moteur de notre condition et fait le sel de nos vies.

Il est trop tôt pour savoir quelles seront les conséquences de cette pandémie sur nos façons de faire société. On peut tout de même s'interroger sur le sens de ces ambiguïtés d'un nouveau genre pour les plus jeunes qui, après la rentrée des vacances de la Toussaint, seront sommés de « vivre ensemble » masqués, sous bulle et confinés. Qu'est ce que cela signifie en effet que d'être contraint de « réduire sa vie sociale » à un âge où la construction

de soi passe par l'accumulation des expériences, des rencontres, la sociabilité, l'apprentissage de la coopération et la confrontation à l'altérité ? Convoquons quelques réflexions « classiques » des sciences sociales pour interroger ici ce que pourrait bien faire (ou ne pas faire) la « distanciation sociale » à la jeunesse.

Tocqueville et le danger des « bulles sociales »

Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville s'inquiète des effets à long terme d'un repli vers « la petite société », c'est-à-dire de ce moment où les individus se soucient uniquement de ce qui arrive à leurs proches, à leur situation matérielle et désinvestissent les relations avec des individus socialement éloignés. Cela conduit selon lui à un désintérêt pour la chose publique, un surinvestissement dans le désir d'accumuler des biens, une tendance à suivre aveuglément ce que l'ont tient pour « évident » - et à être donc manipulable : c'est la « passion pour l'égalité » et la « tyrannie de la majorité ».

En résulte un demi-paradoxe confirmé par de nombreuses enquêtes : une sociabilité intense mais socialement peu différenciée produit une moindre ouverture au monde et affaiblit le tissu économique¹ ([url:#footnote1_hx6c2o1](#)). Or, depuis la pandémie, il y a distanciation physique, mais pas sociale : la sociabilité s'est surtout déplacée et intensifiée sur internet. Les enquêtes sur la consommation de réseaux sociaux montrent des résultats ambivalents ([url:https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2012-3-page-16.htm](https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2012-3-page-16.htm)) en matière de rétrécissement et d'élargissement de sociabilité, mais on sait que les algorithmes encouragent le phénomène des « bulles à filtres », pour reprendre l'expression du militant Eli Pariser.

Ces bulles favorisent l'entre-soi et le fait d'être exposé à des visions « réconfortantes » du monde - cette tendance à flatter « l'individu tyran » est par ailleurs d'autant plus fort en période d'angoisse² ([url:#footnote2_jt42q0t](#)). Alors que les jeunes passent mécaniquement plus de temps devant des écrans saturés de codes « générationnels », ce risque d'un enfermement socialement constitué n'est pas négligeable. D'une certaine manière, c'est ce que nous dit aussi l'horrificante décapitation de Conflans-Sainte Honorine : Samuel Paty n'a pas été assassiné par l'un de ses élèves mais par un garçon extérieur à la ville, « chauffé » par une vidéo d'un père de famille n'ayant pas assisté au cours de l'enseignant, reprenant et déformant les propos de sa fille... elle-même non présente en cours.

Norbert Elias ou les vertus du frottement

Dans *De la pacification des mœurs*, Norbert Elias montre, lui, que la capacité à vivre de façon pacifiée et non-violente, c'est-à-dire à accepter des us et coutumes différentes des siennes, passe par la construction d'un espace de pratiques communes (« la civilité ») qui ne provient pas d'injonctions descendantes mais du fait d'être « forcé » à vivre ensemble. C'est la nécessité de la coprésence physique qui permet de diminuer le niveau de violence interpersonnelle et qui crée du commun – et non l'inverse : le « vivre ensemble » ne se

décrète pas mais est une résultante ; les valeurs ne sont pas des commandements, elles se vivent. Ce n'est pas parce que le roi décide de mettre en place une « étiquette » de conduites communes que la violence diminue, mais parce que les seigneurs sont obligés de vivre ensemble dans une société de cour qu'ils doivent bien « faire avec ».

C'est la coprésence qui nous oblige à nous décentrer - et plus elle commence tôt, plus la tolérance sociale est « incrustée » dans nos esprits. De ce point de vue, la situation avant la pandémie était déjà loin d'être « idéale » : le niveau d'inégalité sociale et scolaire ainsi que l'ampleur de la ségrégation urbaine aboutissent à une société où la mixité sociale est l'exception plus que la règle, ce qui suscite des murs d'incompréhension, comme le mouvement des gilets jaunes l'a bien montré. Toutes les discussions sur les « difficultés à enseigner » dans les quartiers populaires renvoient d'ailleurs peu ou prou au fait que les salles des établissements scolaires y sont d'abord des « salles de classes »

([url:https://www.liberation.fr/societe/2012/09/10/salle-de-classe-ou-salle-des-classes_845282](https://www.liberation.fr/societe/2012/09/10/salle-de-classe-ou-salle-des-classes_845282)) au sens des classes sociales.

Depuis la pandémie, c'est toutes ces « petites » (et trop rares) activités sociales où les jeunes peuvent se frotter à l'altérité qui disparaissent en premier et dépérissent : sorties scolaires, stages divers et variés, pratique régulière du sport dans un club, fréquentation d'événements culturels et des centres sociaux. C'est d'ailleurs, pour les étudiants des universités – désignées comme des *clusters* en puissance - une des « fonctions latentes » des études : sorties, fêtes, activités associatives et flirts sont bien plus que des récréations accessoires, ce sont autant d'occasions de faire des expériences « essentielles » de décentrement.

Cela est encore plus vrai pour les jeunes de milieu populaires que pour les jeunes de milieu plus favorisé, qui restent, à bien des égards, « protégés » de ces confrontations par le biais des filières sélectives - type classes préparatoires et grandes écoles. Ces expériences de frottements, qui ne se mesurent pas à l'aune du succès académique, participent pleinement à la vie démocratique et font beaucoup plus pour le « vivre ensemble » que les déclarations solennelles de tel ou tel ministre.

Emile Durkheim ou le nécessaire équilibre individualité/solidarité

Citons enfin Emile Durkheim qui, dans la plupart de ses ouvrages, n'a eu de cesse de rappeler que plus une société devient individualiste et accorde sa préférence à l'émancipation individuelle, plus elle produit de la solidarité entre personnes différentes et complémentaires (c'est la fameuse solidarité « organique »).

Mais si cette solidarité n'est pas « régulée » ni « intégrée », elle produit mécaniquement problèmes et frustrations. Chaque personne doit à la fois se sentir reconnue pour sa contribution et disposer d'une place qui permet de se projeter sereinement dans un avenir collectif. L'attention portée à autrui doit alors être soutenue par des mécanismes de

solidarité matériels, symboliques et institutionnels. Elle doit être « célébrée » ; et c'est d'une certaine manière, ce déficit que la soudaine émergence dans le débat public ([url:https://www.liberation.fr/debats/2020/04/10/une-attention-a-l-autre-qui-vient-rompre-l-isolement_1784942](https://www.liberation.fr/debats/2020/04/10/une-attention-a-l-autre-qui-vient-rompre-l-isolement_1784942)) des « travailleurs essentiels » dans le *care* ou l'acheminement des biens et services a mis en évidence.

Les jeunes, tant qu'ils ne sont pas encore « employables » ne sont pas directement pris par ces enjeux à un niveau économique, mais la crise a ici généré deux effets inquiétants. Tout d'abord, un discours généraliste sur « l'incivilité » et l'égoïsme « des jeunes », pris dans leur ensemble, a largement été diffusé. Peut-être faudrait-il rappeler que « la jeunesse n'est qu'un mot » ([url:https://www.alternatives-economiques.fr/jeunesse-est-quun-mot/00005176](https://www.alternatives-economiques.fr/jeunesse-est-quun-mot/00005176)) » et un groupe socialement fracturé. Les exemples de jeunes volontaires engagés dans des maraudes dans les quartiers populaires, tout comme l'attrait du service civique qui ne s'est pas démenti pendant le confinement inciterait pourtant à ne pas juger à l'emporte pièce.

Ensuite, pour beaucoup de jeunes, cet équilibre solidarité/ individualité s'exerce par le biais d'un apprentissage bien particulier, entre coopération et compétition, au sein de structures associatives que la pandémie met en péril : les clubs de sport amateur. Leur fermeture, notamment dans les quartiers populaires où ces clubs sont parfois l'un des rares espaces où un lien éducatif solide se tisse avec les adultes quand le rapport à l'école se tend, équivaut à une coupe franche pour qui voudrait « apprendre » à la jeunesse comment cultiver l'estime de soi et le « vivre ensemble ».

C'est invisible, mais c'est « essentiel » : les séances de gym et de fitness sur zoom ne suffiront pas.

-
1. ([url:https://www.alternatives-economiques.fr/le-petit-pense-à](https://www.alternatives-economiques.fr/le-petit-pense-à)) l'opposition « intégration horizontale »/ « intégration verticale » chez Oberschall ; « lien fort »/ « lien faible » chez Granovetter ou « bonding capital »/ « bridging capital » chez Putnam
 2. ([url:https://www.alternatives-economiques.fr/le-tyran](https://www.alternatives-economiques.fr/le-tyran)) *La fin d'un monde commun*, Eric Sadin, éd. Grasset, 2020

© Alternatives Economiques. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle des pages publiées sur ce site à des fins professionnelles ou commerciales est soumise à l'autorisation d'Alternatives Economiques (Tel : (33) 03 80 48 10 25 - abonnements@alternatives-economiques.fr). En cas de reprise à des fins strictement privées et non commerciales merci de bien vouloir mentionner la source, faire figurer notre logo et établir un lien actif vers notre site internet www.alternatives-economiques.fr.